

## PHILIPPE II ET L'AFRIQUE DU NORD

*Bernard Vincent*

**L**a cause semble entendue. Au sein de la Monarchie Hispanique, les territoires si nombreux qui la composent n'ont pas la même importance. Cela peut correspondre à une réalité, d'ailleurs fluctuante selon les moments et les politiques, mais force est de constater que l'on prend pour donnée intangible ce qui n'est que négligence de l'historien. De là des déséquilibres excessifs et injustifiés. Le domaine géographique le plus oublié est sans nul doute l'ensemble des présides d'Afrique du Nord. Peñon de Velez de la Gomera, Peñon de Alhucemas, Melilla, Oran, Bougie, Tanger, Ceuta, Tunis, Arzila qui tous ont appartenu un jour ou l'autre, à l'empire de Philippe II. Un exemple des plus récents illustrera l'ampleur de notre amnésie en la matière: Feliciano Barrios faisant le tour des possessions du Roi Prudent dans une excellente contribution baptisée *Donde no se ponía el Sol* mentionne les terres portugaises en Afrique méridionale incorporées en 1580 mais passe sous silence Oran, Melilla, etc.<sup>(1)</sup> Je voudrais dans ces quelques pages montrer la nécessité d'un changement de perspective et celle de la réouverture (pour ne pas dire de l'ouverture) du chantier de l'histoire du Maghreb sous tutelle espagnole.

Examinons l'historiographie longtemps alimentée par des chercheurs français dont une bonne part était engagée dans l'aventure coloniale. Leur œuvre est loin d'être négligeable et la consultation de la *Revue Africaine* par exemple montre qu'ils ont révélé nombre de documents importants.<sup>(2)</sup> Parmi les fleurons de cette publication figure le premier travail rédigé par Fernand Braudel «*Les Espagnols et l'Afrique du Nord de 1492 à 1577*» paru en 1928.<sup>(3)</sup> Ce long article qui repose pour l'essentiel sur l'exploitation d'une unique liasse des archives de Simancas a eu une étrange postériorité. Il n'a pas suscité d'émules sur la voie alors tracée et Braudel lui-même n'a pas poussé l'enquête plus loin. Les liasses de Simancas et d'ailleurs sur l'Afrique du Nord ont attendu et souvent attendent encore leurs lecteurs. Inversement les idées alors dégagées ont servi de référence sans la moindre critique jusqu'à aujourd'hui. On oublie trop qu'elles sont nées dans un contexte précis et qu'elles sont vieilles de près de 80 ans.

Rappelons-les. Il est d'abord souligné avec force que l'activité espagnole est subordonnée aux interventions sur d'autres fronts. «Quand la guerre sévit en Europe, l'activité espagnole chôme en Afrique»<sup>(4)</sup> ou encore «les maîtres de l'Espagne luttent avant tout contre les corsaires algérois, quand les grandes luttes européennes leur en laissent le temps et les moyens»<sup>(5)</sup>. C'est là précisément imaginer que les affaires africaines avaient une portée limitée. L'essentiel était ailleurs. Ensuite Braudel voit dans l'occupation espagnole des différentes places du Maghreb, «le système de l'occupation restreinte » une entreprise misérable, médiocre. Minimisant les initiatives il considère que Oran ou Melilla « ne furent jamais que des garnisons»...<sup>(6)</sup> La troisième affirmation est corollaire des précédentes : «L'Espagne en l'adoptant (le système de l'occupation littorale) s'est condamnée à n'avoir aucune influence aucun rayonnement sur l'immense pays maghrébin que ses armées n'occupaient pas. Écartons tout de suite l'idée d'une influence économique ou religieuse quelconque exercée par les postes espagnols»<sup>(7)</sup>. La conclusion s'impose: les relations hispanico-africaines sont subalternes dans l'histoire de l'empire de Philippe II.

L'apport récent d'études espagnoles a quelque peu changé les perspectives<sup>(8)</sup>. Pour tant nous sommes largement tributaires de l'héritage braudélien au point que l'un des tout meilleurs spécialistes du nord de l'Afrique, Miguel Angel de Bunes affirmait, voici dix ans, que les présides «no son emplazamientos económicos dedicados al comercio o al cultivo de la tierra, sino lugares donde se gestan hechos de armas»<sup>(9)</sup>. Dans un livre aussi important que *Los españoles y el norte de Africa siglos XV-XVIII*, on trouve développée l'idée d'une méconnaissance absolue en Espagne «de la lengua, de la mentalidad, religión u sistema política de la región...»<sup>(10)</sup>. Cette considération abrupte est influencée directement par des développements de Braudel. Quant à la place secondaire des affaires africaines par rapport à l'Europe nous en retrouvons plus qu'un écho, une copie conforme en tous termes.

Il nous faut rompre définitivement avec cette vision traditionnelle. Il est temps de réaliser pour l'Afrique du Nord la révolution ethnohistorique opérée voici une vingtaine d'années pour la Mésoamérique ou les Andes. Avant de conclure hâtivement sur l'inexistence d'une influence économique ou religieuse espagnole en Afrique du Nord, sur le manque d'intérêt des espagnols pour la civilisation du Maghreb, il faut lire et exploiter les masses de documents dormants en variant, en inversant souvent les questions. En fait, Braudel lui-même nous y invitait déjà en 1928 car le très jeune historien qu'il était alors avait pris conscience de la richesse de la problématique qu'il abordait. Déjà il invitait à rattacher l'étude de la guerre d'Afrique aux pratiques de la guerre de Grenade «la première campagne d'Afrique» dit-il dans une belle formule.<sup>(11)</sup> Surtout à la fin de son article il avait cet aveu «Mais cette histoire officielle n'est pas toute l'histoire des rapports de l'Espagne et de l'Afrique du Nord. On entrevoit, en marge de cette histoire, le rôle des particuliers, aventuriers et marchands de la péninsule. Il serait intéressant de préciser la nature et l'importance de ces entreprises privées que favorisèrent rarement les mesures gouvernementales»<sup>(12)</sup>. Et de souhaiter l'émergence d'une véritable histoire du commerce dans l'aire géographique concernée.

Je suis convaincu que les lieux d'occupation espagnole n'ont pas été seulement de médiocres garnisons d'où l'on souhaitait revenir le plus vite possible. Les intérêts n'étaient pas seulement stratégiques. José Enriquez Lopez de Coca a déjà montré la part prise par les échanges avec le nord de l'Afrique dans les activités du port de Malaga à la fin du xv<sup>e</sup> siècle et au début du xvi<sup>e</sup> siècle mais les marchands installés à Malaga avaient des correspondants à Ceuta, Melilla, Oran ou ailleurs.<sup>(13)</sup> Et ceux-ci étaient à leur tour en contact permanent avec des marchands musulmans, avec les chefs des «partialités», avec bien entendu la population locale largement impliquée dans une foule de transactions. Les réseaux, les trafics nous échappent pour le moment mais nous en devinons l'ampleur et la complexité à l'époque de Philippe II comme à celle de Charles Quint. Donnons-en deux exemples empruntés à la remarquable chronique de Diego Suarez Montañes, écrite en 1609. Cet asturien qui a été soldat à Oran pendant plus de trente ans narre les événements survenus dans la ville avec souvent un grand luxe de détails. Ainsi, rapporte-t-il, le 4 décembre 1569 arriva dans la place une caravane de chameaux, de juments, de chevaux et de mules encadrés par des cavaliers musulmans aux ordres d'un marchand juif. L'impressionnant convoi transportait plus de 5 000 arrobes de sucre provenant du Sous marocain où la production était alors à son apogée.<sup>(14)</sup> À en croire Suarez Montañes, Oran et Mers-el-Kebir furent approvisionnées pour sept ans et une partie de la cargaison fut livrée en Espagne péninsulaire. Le transport était sans doute exceptionnel mais il montre au moins que les présides pouvaient servir de relais au grand commerce et que les liens entre eux et l'ensemble du Maghreb étaient au plan commercial étroits. On sait par exemple qu'à l'époque de Philippe II les relations entre Ceuta et Tetouan étaient intenses.

L'exceptionnel vient compléter bien d'autres transactions plus ordinaires, les unes menues, les autres déjà de gros volume. Il est indispensable de faire une histoire des razzias, probablement cent à cent cinquante au cours du règne de Philippe II à partir de la seule ville d'Oran. Rien que de la mi-juin 1568 au 15 octobre 1569 alors même que non loin de là la guerre menace puis fait rage à l'intérieur du royaume de Grenade sept expéditions officielles sont organisées à Oran sous la direction du capitaine général Pedro Luis de Borja.<sup>(15)</sup> Elles permettent de vendre sur le champ 1272 esclaves, des dizaines de milliers de têtes de bétail (chameaux, bovins, ovins, chèvres, chevaux) des armes, de l'argent et comme disent les documents «muchos despojos». Écoutons une nouvelle fois Diego Suarez Montañes «cuando comenzaba aclarar el dia viernes a 18 de junio (de 1568), y acometiendo a tres aduares se dió Santiago. Se prendieron ciento noventa y tres personas varones mujeres de todas edades y otros muchos mataron porque hacian armas no queriendo rendirse a presion de que escaparon algunos heridos. Tomaronse asi mismo más de siete mil cabezas de todo ganado las dos mil vacas y bueyes lo demas ganado menudo ovejuno y cabruno que se habia visto en este Reino muchos años habia. Tomaron asi mismo cien bestias de silla y albarda yeguas caballos jumentos y otros muchos buenos despojos ropa y armas de los Moros jaeces y aderezos de caballos y muchas doblas que algunos hallaron porque estaba aquel linaje de moros muy prospero y ricos».<sup>(16)</sup> Il faut peut-être tenir compte d'une certaine emphase de l'ancien soldat mais les chiffres qu'il fournit, les dates des opérations sont dans l'ensemble confirmés par d'autres sources, en particulier par les états comptables.

Aux razzias soigneusement préparées et qui mobilisent des centaines d'hommes s'ajoutent toutes les petites expéditions plus spontanées qui rapportent un butin parfois élevé. Celui-ci améliore l'existence des soldats puisqu'après le prélèvement du quint royal, des frais de l'opération (aide aux familles de militaires morts ou blessés, matériel devant être remplacé, service de l'espion et de l'interprète, gratifications aux hommes qui ont particulièrement payé de leur personne) de la *joya* (en principe un esclave) donnée au capitaine général le reste de la prise vendue aux enchères est partagé entre tous les participants<sup>(17)</sup>.

Enfin les présides prélèvent un véritable impôt, la *romia*, sur les tribus arabes qui leur sont soumises. Celle-ci consiste en une livraison de grains dont la quantité est à Oran, annuellement négociée. Le cheikh doit laisser un enfant en otage jusqu'au versement de la marchandise. Si la récolte a été mauvaise, la romia est transformée en un service en espèces. À partir de ces efforts et des quantités de céréales relevant du marché des places, une partie de ce commerce est destinée à la Péninsule Ibérique, à Malaga et Carthagène. Les importations peuvent être considérables si le nombre de musulmans sous protection est élevé (il a pu atteindre 15 000 personnes à Oran) et si la récolte a été bonne, 4 000 arrobes de blé et 1 000 d'orge sont ainsi envoyés à Malaga en 1589<sup>(18)</sup>.

On le voit, les possessions espagnoles d'Afrique du Nord ne sont pas ces milieux étriqués que l'on se plaît d'ordinaire à décrire. Il ne faudrait pour autant aller trop loin dans la démonstration inverse. Les relations avec l'Espagne péninsulaire étaient pleines d'embûches, le climat capricieux, les voisins musulmans, marocains ou algérois, puissants à l'époque de Philippe II. De surcroît l'exemple d'Oran sur lequel je m'appuie essentiellement est probablement le plus favorable parce que la pièce maîtresse du dispositif. Mais d'une part les populations des présides, si différenciées (soldats, chrétiens de souche, mogataces ou musulmans collaborateurs, musulmans «de paix» des alentours, musulmans hostiles, juifs, marchands étrangers) avaient à leur disposition de multiples formes d'échanges que nous connaissons mal et qu'il nous faut étudier. Ce n'est pas tant la pénurie qui menaçait que les conséquences des irrégularités des arrivées des produits de toutes provenances. Savoir gérer une économie aussi fluctuante n'était pas une mince tâche d'autant plus que la contrebande devait être intense.

\* \* \*

En abordant les aspects religieux, nous pouvons faire les mêmes constats de carence. Seule la présence de communautés juives a suscité un intérêt, d'ailleurs très récent. Et pourtant le maintien de ces minoritaires tout au long du xvi<sup>e</sup> siècle et au-delà aurait dû attirer l'attention. Leur présence à Oran ou à Melilla n'a, que je sache, jamais été mise en cause pendant le règne de Philippe II si bien que les présides constituent une exception absolument remarquable : les seuls lieux relevant d'une puissance chrétienne où vivent en toute liberté juifs, musulmans et chrétiens. Oran est pour l'examen des relations intercommunautaires un laboratoire sans égal. Une prochaine réunion scientifique en apportera de nombreuses preuves. Je ne m'y attarderai donc pas<sup>(19)</sup>.

En revanche une autre dimension a été totalement négligée, celle d'une politique missionnaire mise sur pied à partir des présides à l'adresse des populations musulma-

nes. À Oran trois couvents de franciscains, dominicains et mercédaïres ont été installés très tôt à l'instigation du cardinal Cisneros. Nul doute qu'ils secondaient et parfois suppléaient le clergé séculier dans sa tâche d'encadrement de la population chrétienne, principalement militaire. Ce qui aux dires de tous les témoignages n'était pas une sinécure. Nous ignorons à peu près tout de l'action des uns et des autres même s'il va de soi que les mercédaïres s'employaient surtout à racheter les captifs chrétiens. Nous découvrons toutefois par petites touches que franciscains et dominicains participaient à la catéchèse de convertis. Le 10 avril 1566 un certain Miguel, esclave musulman du franciscain Miguel de Socuellamos, gardien du couvent, est baptisé. Son parrain est le père Francisco Montesinos, prieur des dominicains.<sup>(20)</sup> Le cas du jeune Francisco est plus intéressant. Cet enfant de 9 à 10 ans a été laissé à Oran comme otage jusqu'au paiement du rachat de son père. Mais lorsque celui-ci vient s'acquitter de sa dette, son fils qui a été catéchisé déclare vouloir être chrétien. Malgré les protestations du «père et de nombreux musulmans» Francisco fut confié aux dominicains et baptisé le 3 décembre 1565<sup>(21)</sup>. Les dominicains devaient être cinq à cette époque à en croire le témoignage d'un jésuite. Deux d'entre eux furent faits prisonniers par des musulmans et transportés à Alger où ils se trouvaient encore en avril 1569<sup>(22)</sup>.

Ce ne sont, pour le moment, que des bribes d'une histoire qui reste à écrire. Nos informations sont plus riches en ce qui concerne l'action des jésuites qui très tôt ont songé à l'apostolat en Afrique du Nord. Ignace de Loyola n'écrivait-il pas en 1555 au père Navarro, recteur du collège de Grenade «El haber moriscos no solamente en parte para ejercitar la caridad con ellos, pero aun es circunstancia para más holgar con esa residencia, porque algunos se prodrán ganar de esa lengua, que nos ayuden para las empresas de Berberia»<sup>(23)</sup>... Sans doute pensait-il alors à Ceuta et Tetouan où venait de se rendre le père Joan Nuñez ou à Djerba d'où était arrivée une ambassade qui avait été reçue par le vice-roi de Sicile, Juan de Vega<sup>(24)</sup>. Les émissaires musulmans auraient fait part de leur souhait de se soumettre à la domination de Charles Quint et de permettre la prédication de l'Évangile.

Toujours est-il qu'Oran constitue la base de la catéchèse jésuite en Afrique du Nord pendant le règne de Philippe II. Déjà en juin 1558 trois jésuites s'embarquèrent à Cartagène avec l'expédition commandée par le comte d'Alcaudete Martin de Cordoba. Les religieux échappèrent au désastre de l'armée pour être demeurés à Oran auprès des malades. Mais dans ces conditions l'expérience tourna court et les missionnaires revinrent en Espagne<sup>(25)</sup>. La deuxième tentative fut plus durable. Elle bénéficiait de conditions extrêmement favorables. En 1566 le nouveau vice-roi Pedro Luis de Borgia maître de l'ordre militaire de Montesa demanda à son frère François Borgia, général des jésuites de dépêcher quelques membres de la Compagnie. Pedro Domenech, recteur du collège de Saragosse qui avait participé à la malheureuse entreprise de 1558 en fut le responsable. Il fut accompagné par le père Pedro Mur, choisi pour sa connaissance de la langue arabe et le frère Gines Molto<sup>(26)</sup>.

Arrivés à l'été 1567, bien accueillis par les autres religieux, surtout par les dominicains semble-t-il, ils exercèrent essentiellement comme aumôniers militaires, participant aux razzias, s'occupant des blessés et des mourants. Cependant leur horizon est plus large. Dans une lettre à François Borgia, le maître de Montesa souligne que les

jésuites sont soucieux de l'«aprovechamiento de toda esta frontera». Leur zèle ne peut manquer d'avoir une excellente influence sur les juifs et les musulmans «que tienen ojos en la frente para mirarlo todo y se edifican mucho quando veen virtud como tambien saben mofar de la contrario»<sup>(27)</sup>. En somme il n'y a pas de relation immédiate entre les religieux et les communautés soumises. C'est par l'exemplarité que l'on espère toucher ces dernières.

On ne sait, il est vrai, ce que fit précisément Jeronimo Mur. Prêcha-t-il en langue arabe? Il est question de son rôle d'interprète, sans plus. Mais à quel titre puisqu'il y avait sur place des interprètes officiels? Il est possible que les jésuites aient été assez discrets sur leurs initiatives en raison de la faiblesse des résultats obtenus. De fait cette hypothèse ne peut être écartée car le maître de Montesa avait formé le projet de création d'un collège jésuite. Pedro Domenech s'y est opposé avant de regagner la Péninsule Ibérique en 1569 alors que ses deux compagnons demeurèrent deux années supplémentaires sur la rive méridionale de la Méditerranée.

L'insuccès de 1567-1572 renforçait l'insuccès de 1558. Comme la Compagnie n'avait guère été plus heureuse sur d'autres frontières avec l'islam, les programmes énoncés au début des années 1550 impliquant apprentissage systématique de la langue arabe et création de collèges en terre musulmane (Istanbul, Jérusalem, Oran, ...) ne paraissait en plus d'actualité. Tout cependant n'était pas abandonné et la seconde partie du règne de Philippe II fut jalonnée de nouvelles missions où la prédication en langue arabe avait sa place. Il y eut ainsi une mission effectuée en 1585-1586 par les frères Diego de Valverde et Pedro de Molina où il fut encore question de l'installation d'un collège, une autre à Melilla en 1592, une à Ceuta et Tanger en 1593, une à Oran en 1594 où s'illustra Ignacio de las Casas qui prononça des sermons en arabe et soutint des disputationes en hébreu. La dernière du règne de Philippe II eut Melilla pour théâtre en 1598<sup>(28)</sup>.

Même si ces efforts n'ont pas donné de résultats spectaculaires, nous sommes loin du désintérêt, du désengagement généralement admis. Il reste à faire un inventaire de toutes les initiatives et à prendre en compte tous les ordres, par exemple les capucins et les trinitaires également présents. Si l'islam s'est montré irréductible au christianisme et si sans doute celui-ci a-t-il agi dans cette voie avec une extrême prudence, on ne peut soutenir que la chrétienté et au premier plan l'Espagne de Philippe II n'ait pas eu de politique en la matière. Sur une frontière où tout est mouvant, on tente d'attirer à sa cause les plus fragiles, les captifs, les enfants et de faire en sorte que les siens ne se laissent pas séduire par l'islam, car l'un des buts poursuivis par les religieux était de limiter l'hémorragie représentée par ceux disposés à renier leur foi chrétienne.

\* \* \*

À travers les exemples précédents on voit que l'histoire des relations de l'Espagne de Philippe II et au delà de l'Espagne d'Ancien Régime avec l'Afrique du Nord ne doit pas être minimisée. Dès lors, la chronologie dégagée par Fernand Braudel dans l'article qui nous a servi de point de départ ne peut être adoptée. Rappelons qu'il proposait un découpage en trois temps 1492-1516; 1516-1559; 1559-1577, cette dernière date étant le terme de son travail. La coupure de 1559 est particulièrement contestable car

elle ne correspond ni à un début de règne ni à un événement significatif de l'histoire hispano-maghrébine. En 1559 fut signé le traité de Cateau-Cambrésis moment capital de l'histoire d'une bonne partie de l'Europe mais sans influence pour le monde africain. La vraie césure s'est située en 1551 avec l'évacuation de Tripoli par les chevaliers de Malte ou en 1555 quand les espagnols furent chassés de Bougie. Philippe II et ses alliés furent désormais sur la défensive face au péril turc et barbaresque alors que dans la période précédente Charles Quint avait eu souvent l'initiative. 1555-1574 soit presque la première moitié du règne du Roi Prudent est le temps de la lutte sans répit entre Islam et Chrétienté en Méditerranée accaparant l'essentiel des pensées de Philippe II et une grande partie des forces de la Monarchie. «Quand la guerre sévit en Afrique (ou en Méditerranée) l'activité espagnole chôme en Europe», nous pouvons renverser la formule braudélienne. Pendant une vingtaine d'année la priorité est au sud.

Cette plage de vingt ans peut être à son tour divisée en deux. La première 1555-1564 est marquée par une progression d'ensemble des musulmans. La chute de Bougie annonce un premier siège d'Oran en 1556 et le désastre du comte d'Alcaudete devant Mostaganem en 1558. Puis la faillite des espagnols devant Djerba en 1560 est suivie d'un terrible siège d'Oran et Mers el Kebir en 1563. Sans oublier les nombreuses incursions des corsaires barbaresques sur les côtes espagnoles. La seconde 1564-1574 est plus favorable au Roi Catholique. La prise du Peñon de Velez de la Gomera en 1564, la défense finalement heureuse de l'île de Malte en 1565, l'échec de la rébellion des morisques en 1570, la victoire de Lépante en 1571, le contrôle, même éphémère, de Tunis en 1573 sont autant de signes de redressement. Mais à quel prix? À chaque épisode la lutte a été intense, l'engagement total. Si Philippe II n'avait pas été aussi accaparé sur la frontière avec l'islam, peut-être aurait-il pu intervenir de manière décisive au cours de ces années aux Pays-Bas?

Je préfère 1574 à 1577 comme date butoir de cette phase. La signature de la paix entre les deux grands empires espagnol et turc constitue un grand événement mais celui-ci était en germe depuis plusieurs années. Philippe II n'a pas opposé une farouche résistance à la reprise de Tunis par les ottomans. Les deux adversaires ont d'autres soucis en tête. Et plus particulièrement le souverain espagnol qui s'interroge sur l'intérêt qu'il y a à conserver des possessions nord-africaines. Le Conseil d'État débat à la fin de 1574 du maintien espagnol à Oran et Mers el Kebir. Le sort de Melilla est aussi examiné<sup>(29)</sup>. Cette année est bien fondamentale dans les relations de Philippe II avec l'Afrique du Nord. Cette fois-ci, oui la priorité allait au nord. Fallait-il donc se désengager très sensiblement sur le front méditerranéen? La question était posée pour la première fois en ces termes depuis que les espagnols s'étaient emparés de Melilla en 1497.

La réponse incertaine pendant plusieurs mois fut finalement négative. Elle marque un tournant définitif dans la politique africaine. Elle annonce la paix de 1577 avec le turc et à l'abri de celle-ci la conservation de tous les présides dans le cadre d'une politique de statu quo. Le temps des conquêtes appartenant au passé, il convient de se protéger contre la guerre de course. Le repli, la mise en sommeil de l'aire africaine ne font pas de doute. Mais ceux-ci sont relatifs. Il importe de souligner que Philippe II a écarté l'idée de l'abandon en Afrique du Nord quel qu'en fut le coût à coup sûr élevé. Preuve qu'il était conscient des enjeux stratégiques et des intérêts économiques et religieux

de la présence. Ce sentiment était d'ailleurs partagé par les autres états d'Europe occidentale dont les marchands étaient toujours plus présents sur la rive méridionale de la Méditerranée.

Par ailleurs le Roi Prudent n'a-t-il pas annexé les enclaves portugaises au Maroc sans hésitation? Ainsi au cours de la deuxième partie de son règne a-t-il défini une nouvelle politique africaine appelée à connaître une longue durée<sup>(30)</sup>.



## NOTAS

- <sup>(1)</sup> Feliciano BARRIOS, «Donde no se ponía el sol», in *Felipe II, un monarca y su época*, Madrid, 1998, p. 31-44.
- <sup>(2)</sup> Je songe aux travaux de André A. SAYOUS, A. BERBRUGGER, Jean CAZENAVE dans les années 1940; par exemple avec Tomás GARCIA FIGUERRAS, *Presencia española en Berbería Central y Oriental*, Madrid, 1943.
- <sup>(3)</sup> Fernand BRAUDEL, «Les Espagnols et l'Afrique du Nord de 1492 à 1577», *Revue Africaine*, vol. 69, 1928, p. 184-233 et 351-410. Réédition dans F. BRAUDEL, *Autour de la Méditerranée*, Paris, 1996, p. 31-89.
- <sup>(4)</sup> F. BRAUDEL, *Autour...*, p. 66.
- <sup>(5)</sup> *Ibid.*, p. 35.
- <sup>(6)</sup> *Id.*, p. 54.
- <sup>(7)</sup> *Id.*, p. 70.
- <sup>(8)</sup> Voir en particulier les travaux de Mikel de EPALZA parmi lesquels «Fuentes españolas de Historia de Argelia (siglos XVI-XVIII)», *Anales de la Universidad de Alicante, Historia moderna*, n° 1 et *Los moriscos antes y después de la expulsión*, Madrid, 1992 ; ceux de Emilio SOLA et José Francisco de la PEÑA, *Cervantes y la Berbería Mexico*, 1995 et de David GARCIA HERNAN, «Algunos notas sobre el servicio de información de la Monarquía Católica en tiempos de Felipe II», *Espacio, Tiempo y Forma*, 1994, p. 245-257 ; ceux de Mercedes GARCIA ARENAL et Fernando RODRIGUEZ MEDIANO qui ont repris la publication des fondamentales *Sources inédites de l'Histoire du Maroc*; ceux de Miguel Angel de BUNES IBARRA par exemple, «El enfrentamiento con el Islam en el Siglo de Oro: los antialcoranes» in *Edad de Oro*, 1989, p. 41-58. Mercedes GARCIA ARENAL, Miguel Angel de BUNES et Victoria AGUILAR ont publié un *Repertorio bibliográfico de las relaciones entre la Península Ibérica y el norte de África (siglo XV-XVI)*, Madrid, 1989. Enfin il convient de souligner l'apport très important de Chantal de la VÉRONNE, par exemple *Oran et Tlemcen dans la première moitié du xv<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1983, d'Ahmed BOUCHARB, de Mohamed MEZZINE et de Bernard ROSENBERGER.
- <sup>(9)</sup> M. A. de BUNES, «La vida en los presidios del Norte de África», in *Relaciones de la Península Ibérica con el Maghreb (siglos XIII-XVI)*, ed. M. GARCIA-ARENAL et María Jesus VIGUERA, Madrid, 1988, p. 570.
- <sup>(10)</sup> M. GARCIA RAENAL et M. A de BUNES, *Los españoles y el Norte de África, siglos XV-XVIII*, Madrid, 1992, p. 87.
- <sup>(11)</sup> F. BRAUDEL, *Autour de la Méditerranée...*, *op. cit.*, p. 55.
- <sup>(12)</sup> *Ibid.*, p. 86.
- <sup>(13)</sup> Enrique LOPEZ de COCA CASTAÑER, *El reino de Granada en la época de los Reyes Católicos. Repoblación, comercio y frontera*, Grenade, 1989.
- <sup>(14)</sup> Diego SUAREZ MONTAÑES, *Historia del Maestre último que fue de Montesa y de su hermano Don Felipe de Borja, la manera de como gobernó Orán y Mazalquivir... siendo allí capitanes generales*, Orán, 1609. Il existe une réédition partielle, Madrid, 1889. Une édition complète est en préparation au Consejo Superior de Investigaciones Científicas sous la direction de Miguel Angel de BUNES.
- <sup>(15)</sup> *Ibid.*, fol. 137 à 197.

- <sup>(16)</sup> *Ibid.*, fol. 141-142.
- <sup>(17)</sup> *Id.*, fol. 102-103.
- <sup>(18)</sup> María Isabel PÉREZ de COLOSIA, «Importancia estratégica de Málaga en el Mediterráneo Occidental durante el siglo XVI en España y el Norte de África. Bases históricas de una relación fundamental, ed. Manuel OLMEDO JIMENEZ, Granada, 1987, vol. I, p. 357.
- <sup>(19)</sup> Organisée par M. GARCIA ARENAL, Jaime CONTRERAS et Patrice CRESSIER elle portera sur les Juifs en Afrique du Nord à l'époque moderne (novembre 1998).
- <sup>(20)</sup> *Archivo Diocesano de Toledo, Bautismos de Orán*, libro I.
- <sup>(21)</sup> *Ibid.*
- <sup>(22)</sup> *Archivum Romanum Societatis Iesu (ARSI)*, Epistolae NN 86, fol. 261.
- <sup>(23)</sup> *Monumenta Historica Societatis Iesu (MHSI)*, Epistolae Sancti Ignatii de Loyola, vol. IX, Madrid, 1901, p. 210.
- <sup>(24)</sup> *MHSI*, Epistolae Mixtae, vol. V, Madrid, 1901, p. 670-674 et 682-691.
- <sup>(25)</sup> Bartolomé de ALCAZAR, *Chrono-Historia de la Compañía de Jesús en la Provincia de Toledo*, Madrid, 1710, fol. 350.
- <sup>(26)</sup> *ARSI*, Epistolae NN 86, fol. 234.
- <sup>(27)</sup> *Ibid.*, fol. 245-246.
- <sup>(28)</sup> *ARSI Hispania* 132, fol. 243-244 (pour Oran en 1584-85) ; Francisco de Borja de MEDINA, «La Compañía de Jesús y la minoría morisca», *Archivum Historicum Societatis Iesu*, 1988, p. 5 et 59 (pour Oran 1594 et Melilla 1598); *ARSI Litterae annuae*, Hist. Soc. 8, p. 165 et Hist. Soc. 9, p. 334 (pour Melilla 1592 et Ceuta-Tanger 1593).
- <sup>(29)</sup> F. BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, 1966, tome II, p. 388.
- <sup>(30)</sup> Il importe de signaler l'excellente thèse de Beatriz ALONSO ACERO, *Orán y Mazalquivir en la política norteafricana en España, 1589-1639* (direction José ALCALA-ZAMORA y QUEIPO de LLANO), soutenue à l'Université Complutense de Madrid en 1997. Espérons que ce travail novateur puisse être rapidement publié.

## EL AUGE DESAFORADO DE LOS CONSEJOS

*Patrick Williams*  
(*History Research Centre. University of*  
*Portsmouth*)

**E**n los primeros años del reinado de Felipe III, un diplomático inglés acreditado en Madrid concibió el proyecto de realizar, para su ministerio en Londres, un análisis documentado de la institución de los Consejos reales dentro del marco del gobierno de España. La tarea que se impuso resultó demasiado compleja y, vencido, regresó a Londres.

En un certero alarde de diplomacia, él encubrió su fracaso de manera aguda con la observación de que un individuo necesitaría un mínimo de un margen de siete años en Madrid para llegar a enterarse de la estructura y funcionamiento de los Consejos.

Podemos aseverar sin temor a equivocarnos que nuestro diplomático profesaba un gran sentido común. Es, desde luego, indudable que el sistema de gobierno de España había sufrido una gran transformación en los años o décadas precedentes. El mayor cambio que surge a la vista entre otros muchos, y que ha fascinado a historiadores, es el reemplazamiento de la mano fuerte, disciplinada y coherente del Rey Prudente por una dirección vacilante, débil, egoísta del primero de los grandes validos del siglo XVII.

De igual importancia histórica es que el gobierno conciliar fue objeto de grandes modificaciones estructurales que se convirtieron en permanentes. El sistema de gobierno, que pasó de una concentración total de poderes del monarca, Felipe II, a la persona del valido -el duque de Lerma, el primero de ellos- sufrió una trascendental alteración. El tiempo se encargaría de evidenciar la profunda importancia de este hecho cuya repercusión se reflejaría en una diferencia radical en la naturaleza intrínseca de la gestión política en el siglo XVI y en el siglo XVII.

Acaso nuestro diplomático, que si bien debía haber tenido conciencia del ambiente transformacional por el que atravesaba España, debido al hecho de hallarse inmerso en él careció de la necesaria perspectiva objetiva del gobierno en conjunto y de los hombres que lo constituían.

Los Consejos eran unos organismos poderosos y prestigiosos. Los individuos que